

Kevin Norwood, une voix... plus encore, tout un quartette

13 Jun 2022 RLE Jazz Live



Mer 11 juin, à l'heure où débutait le Pégaz Festival, notre chroniqueur s'est laissé tenter au Sunside par le quartette du chanteur Kevin Norwood, parce qu'il y a des musiques que l'on ne quitte pas pour une autre quelle qu'elle soit.

Il arrive que le chroniqueur se fasse reprocher par certains musiciens pourtant très présents sur la scène de ne jamais venir les écouter. Soupçon de copinage. Soyons réalistes, si le chroniqueur ne peut aller tout écouter, il a aussi ses préférences, des affinités, des fidélités pour certains musiciens, certaines esthétiques, certains salles où il se sent chez lui... et parfois par simple commodité géographique. Ce 11 juin, le dilemme était grand. Au New Morning, lancement du Pégaz Festival, du collectif Pégaz et l'Hélicon, où l'on retrouve de nombreux musiciens liés à l'université Ping Machine de Frédéric Moutin qui (si suivi de A à Z, et de la galerie qu'anime le guitariste Paul Jarret, ou encore quelques directions isolées comme le tromboniste Félix Fourneyron, le pianiste Marc Bertron et le chef d'orchestre et compositeur Grégoire Létouvé. Retour sur trois jours en trois lieux parisiens différents, le festival commençait hier au New Morning à 20h.

Mais à 20h30, au Sunside, était attendu le quartette du chanteur Kevin Norwood qui venait spécialement à Paris où il est encore inconnu, pour présenter son album "trio" avec le soutien de l'un des plus admirables petits lieux de la scène française, le Petit Duc d'Alsace-Provence. Or de ce disque j'ai rédigé les notes de pochettes, exercice auquel je n'accepte de me livrer que si ma plume en ressent la nécessité ou une immédiate facilité. En l'occurrence, il s'agissait d'un vrai coup de foudre et de répondre à l'urgence de faire connaître cet artiste unique. J'avais donc inscrit à mon programme : 20h au New Morning le trio de Kévin Norwood, Félix Fourneyron et le batteur Enzo Blywendt. Puis sauter dans le mémo pour voir la fin du premier et le début du second set de Kevin Norwood au Sunside, puis remonter la rue Saint-Denis vers le New Morning au pas de course (la ligne 4 fermant à 22h) pour voir Le Grand Schwab du contrebassiste Raphaël Schwab. Le genre d'urgence que j'ai souvent pratiqué, notamment lorsque, habitant le haut de la rue Saint-Denis, j'apercevais celle-ci la nuit à l'heure du troisième set entre le New Morning et le nouveau quartier des clubs (à l'époque le Petit Opportun, la première Chapelle des Lombards, Le Dreyer, le Sunside, le Baiser sale et d'autres encore plus appréciés). Sauf qu'hier, j'ai réalisé qu'il parlait d'un certain âge on avait le droit de se sentir fatigué. Et je me suis rendu directement au Sunside.

Je n'avais jamais vu chanter Kevin Norwood. Et le voir monter sur scène, saisir son micro, laisser le public du lieu magnifique de son regard, soumise à ses musiciens – Raphaël Pétin (piano), Sam Faveau (contrebasse), Cédric Bec (batterie) –, c'est déjà un spectacle qui commence, un artiste qui s'impose, une personnalité qui occupe la scène et qui se confirme dès les premières notes de musique, avec une voix d'un placement exemplaire sur une large tessiture, une souplesse extraordinaire d'un registre à l'autre, une diction de l'anglais admirable sur de vrais textes d'auteur et des musiques dont les formes structurelles constituent déjà à elles seules des histoires, une liberté rythmique-mélodique et une assise harmonique qui nous rappellent qu'il est également instrumentiste improvisateur (il a d'abord été saxophoniste). Et lorsqu'il se lance dans une improvisation, c'est avec un impressionnant mélange d'engagement total et de précision dans l'articulation et le choix des notes, des timbres et des anomalies. Bien plus, on ne vient pas écouter Kevin Norwood, mais le Kevin Norwood Quartet. Et si le chanteur peut introduire un morceau a capella, avec cette justesse du diapason qui me rappelle le regretté Gato Wiersma (décédé sans qu'on n'en ait rien dit le 18 juin 2021), c'est avec la toute opportuniste d'un orchestre qui attend et qui attend, dont il joue pleinement. Qu'il chante ou qu'il laisse la parole à ses comparses, c'est avec la même intensité qu'il les écoute, participe à leurs solos, mentalement, physiquement, accompagnant parfois une phrase d'un geste de la main, joignant parfois sa voix à une autre dont il a anticipé le contour. Raphaël Pétin qui arrange est d'une économie admirable, géré de près avec de tentatives réservées sous le pied lorsqu'il décide de lâcher la bride. Sam Faveau participe de ces arrangements à sa manière très libre et très inventive. Cédric Bec que j'avais aimé par le passé dans des contextes plus classiquement jazz, du temps où il jouait souvent en tandem avec son compère manillan Simon Tassou, mais que je n'avais plus écouté depuis longtemps, participe, par l'attente de son langage et son sens de l'équilibre sonore, à l'organicité d'un vrai groupe dont la voix n'est qu'une composante. Alors que j'hésite encore à quitter le second set pour me rendre au New Morning, Kevin Norwood reprend Roth Sides New de la grande Jani Mitchell. Alors au lieu de fuir l'impressario, je me dis qu'il y a des musiques que l'on ne peut quitter pour une autre quelle qu'elle soit.

Le Pégaz Festival, quant à lui, reprend ce soir 13 juin au studio de l'Émirat avec l'Orchestre de Quentin Ghoniat (cornette), Tom Zetnik (contrebasse) et Antoine Paganotti (batterie) dont j'ai adoré le premier disque (chronique bientôt dans votre numéro de juillet) avec en seconde partie PUS de Paul Jarret que l'on ne présente plus. Tomber de nouveau au même Studio de l'Émirat le 14 avec Dancing Birds de Julien Sero (sax alto), Gabriel Midon (contrebasse), Anis Tassar (batterie) et l'orchestre Les Hussards du compositeur Grégoire Létouvé. J'y serai. Franck Bergeret